

La Maison buissonnière : conversations polyphoniques avec des tout petits

Irène Krymko-Bleton

"La Maison buissonniere"

La Maison buissonnière, ouverte depuis 1992 à Montréal, est une structure d'accueil pour les tout petits et leurs familles. Son mode de fonctionnement s'inspire de celui de La Maison Verte créée à Paris il y a une vingtaine d'années par une équipe rassemblée autour de Françoise Dolto.¹

La Maison buissonnière offre aux tout petits un accompagnement dans le passage entre La Maison et la vie sociale. Elle se définit comme un lieu de prévention primaire et peut être décrite comme une sorte de « jardin couvert » où les enfants d'âge préœdipien accompagnés de leur parents sont accueillis par des cliniciens analysés, sensibles au langage d'avant la parole des très jeunes enfants. Ces cliniciens s'offrent comme interlocuteurs possibles aux enfants dans leur découverte de soi et du monde extérieur

Quelques mots d'histoire

La pratique préventive auprès de tout petits, telle qu'elle se déroule à La Maison buissonnière est issue des conceptions de Françoise Dolto et a été expérimentée dans sa forme originale d'abord à La Maison Verte, ensuite à La Maison ouverte (Philippe Beague, Bruxelles) dans Le Jardin couvert (Denis Vasse, Marie-Josée D'Orazio, Lyon), à La Maisonnée (Claude Schauder, Strasbourg) avant d'essaimer en France et à travers le monde en intégrant diverses modifications pratiques et théoriques.

Les références à Françoise Dolto et à La Maison Verte sont donc fondatrices de La Maison buissonnière et soutiennent au jour le jour la réflexion d'équipe. Le concept de l'image inconsciente du corps (Dolto, 1987) offre un cadre unifiant au travail des accueillants.

Toutefois, il ne s'agit pas d'un modèle fixe ou figé ; La Maison Verte elle-même continue d'évoluer. Tout groupe désireux de développer une pratique qui rejoint les objectifs poursuivis par La Maison Verte doit la réinventer en fonction des réalités internes et externes qui président à sa création, des références et appartenances théoriques personnelles des personnes qui le constituent et du développement de l'expérience particulière que la pratique apporte.

Nombreux cliniciens et psychanalystes ont apporté leur concours à la mise en place de La Maison buissonnière. À la fin des années 80, un psychanalyste, Jean-Jacques Couvrette, un pédiatre, Jean Matte, un psychologue psychothérapeute (à l'époque éducateur en garderie et étudiant en psychologie) André Monast, se sont joints à Marie-Françoise Liaume Elkhouri et moi-même (aujourd'hui psychanalystes, autrefois psychologues et psychothérapeutes), pour constituer le premier " groupe fondateur " (d'autres ont suivi, au fur et à mesure de l'évolution du projet). Marie-Françoise était animée du désir ardent de transmettre ce qu'elle avait appris en participant à l'accueil à La Maison Verte. J'étais désireuse, après quelques années de travail avec les enfants dans un hôpital psychiatrique, d'autoriser des pères à s'occuper de leurs enfants. À partir de notre rencontre initiale s'est donc mis en branle un long processus d'élaboration, d'apprentissage et d'insertion du projet dans les réalités sociales.²

Les objectifs

Françoise Dolto souhaitait « faire communiquer parents et enfants, bien avant qu'il n'y ait un symptôme fixé » (Dolto, 1987). La psychanalyse – hors la cure – est la réponse qu'elle a proposée pour répondre aux difficultés courantes rencontrées par les jeunes familles de maintenant.

De façon générale, les équipes qui travaillent dans cette perspective de prévention primaire formulent quelques objectifs communs :

- Donner à l'enfant dès sa naissance le statut de sujet que l'on écoute et à qui on parle, plutôt que de ne voir en lui qu'un objet de soins – ce qui est souvent le cas surtout lors des rencontres entre les parents et les professionnels de toutes sortes.
- Préparer l'enfant au passage entre la vie au sein de sa famille à la vie sociale de groupe qui sera la sienne lorsqu'il ira à la garderie ou à l'école.
- Permettre aux parents de sortir de leur isolement et de la relation en tête à tête avec leur enfant et de trouver des interlocuteurs préoccupés par les mêmes questions qu'eux, dans des conditions propices à contenir leurs angoisses.

Ces objectifs définissent une pratique préventive. Celle de La Maison buissonnière, comme toute pratique préventive au sens large, ne vise donc ni des problèmes spécifiques ni des groupes identifiés. La place est laissée aux objectifs, nécessairement multiples et peu souvent formulés de façon claire, que poursuivent les parents et les enfants qui la fréquentent et qui sont reçus sans discrimination aucune.

Il faut peut-être préciser ici que contrairement aux prévisions des instances subventionnaires qui dans de telles conditions prévoient le développement d'une pratique élitiste, La Maison buissonnière est fréquentée par des parents de toutes les couches sociales, représentant les divers groupes ethniques qui se retrouvent à Montréal. De cette façon, une double ségrégation a été évitée : la ségrégation par le revenu (qui est pratiquée lorsque les programmes ne s'adressent qu'à la population la plus démunie) ou la ségrégation par l'appartenance à un groupe ethnique (lorsque les programmes sont élaborés en fonction de cette

appartenance) ; on peut dire que l'objectif d'intégration intercommunautaire et sociale s'y est dégagé et se poursuit de lui-même.

Il faut sans doute ajouter aussi qu'en raison d'un débordement généralisé du réseau des soins ainsi que de la méfiance tout aussi généralisée que les parents manifestent par rapport à ce réseau, La Maison buissonnière reçoit un nombre croissant de familles dont les enfants présentent déjà une symptomatologie bien structurée qu'il n'est pas possible d'adresser ailleurs – soit à cause de la résistance des parents, soit à cause de la rareté de lieux de soins adéquats. Ces enfants et ces familles sont reçus de la même façon que tous les autres. Une attention particulière est parfois accordée à certains enfants qui fréquentent La Maison buissonnière régulièrement, mais il ne s'agit alors nullement d'une prise en charge thérapeutique. Dans ces cas, comme dans bien d'autres, la recherche du sens des diverses manifestations/communications de l'enfant produit souvent des effets thérapeutiques. Nous considérons que les progrès considérables qui peuvent être accomplis par ces enfants et leur évolution, qui parfois permet d'éviter l'installation des mécanismes psychotiques francs, fait partie de notre travail de prévention.

Je décrirai brièvement le cadre de l'accueil offert aux tout jeunes enfants et à leurs familles, les principes qui fondent notre pratique et les concepts qui offrent un cadre harmonisant le travail de l'équipe. Afin d'illustrer mon propos, je citerai autant d'exemples que l'espace imparti à cet article le permet. Bien que j'assume seule la teneur de ce que j'avance, le texte recourra souvent à la forme « nous », puisque le projet de La Maison buissonnière est une œuvre collective.

Dans son invitation à la participation au numéro spécial de Filigrane, Hélène Richard écrit que la psychanalyse se porte mal partout : « ...les bureaux privés se dégarnissent, les universités se délestent de leurs ressources psychanalytiques, les services hospitaliers et sociaux également ». Il lui semble que « ...la psychanalyse n'arrive nulle part à prendre le virage postmoderne ». Et pourtant, les structures Maison Verte ont essaimé partout dans le monde (Belgique, Suisse, Pologne, Russie, Amérique latine, Israël). Au Québec, une structure similaire – La Maison ouverte de Québec – a ouvert ses portes à peu près en même temps que La Maison buissonnière.

Avec plus de 3000 visites d'enfants et d'adultes à La Maison buissonnière cette année, alors que nous n'offrons que quatre périodes de trois heures d'accueil, nous croyons donc que tout n'est pas perdu pour la psychanalyse. Il est vrai que La Maison buissonnière se soutient d'une double appartenance. En effet, pour développer sa pratique clinique, elle tend à resserrer ses liens avec d'autres structures d'accueil qui expérimentent l'écoute du tout petit (en particulier avec La Maison Verte et La Maison ouverte) et pour raffermir son insertion sociale, elle s'inscrit dans le mouvement de solidarité avec d'autres organismes du quartier et de la ville qui, de diverses façons, poursuivent le but d'améliorer la condition humaine de l'enfance.

Le cadre de l'accueil à La Maison buissonnière

La Maison buissonnière est un espace social conçu pour les enfants de moins de 4 ans, accompagnés d'un adulte familial. Les adultes et les enfants seuls ne sont pas admis, à l'exception des femmes enceintes ou des hommes en attente de

paternité prochaine. Le rythme des visites est libre. Les visiteurs n'ont pas à s'inscrire à l'avance ni à formuler une demande quelconque pour être accueillis.

L'accueil vise l'enfant. L'adulte qui l'accompagne est reçu en sa qualité de parent ou de son délégué (des références peuvent être suggérées aux adultes qui se présentent avec des questions d'ordre personnel, et qui en font la demande). Lorsqu'il éprouve des difficultés en tant que parent dans ses interactions avec l'enfant, l'adulte est écouté, soutenu ou accompagné au besoin. Dans le cas de situations déjà franchement pathologiques et d'insuffisance de notre seule intervention, une référence vers un service approprié peut être donnée si le parent le demande ou s'il est prêt à accepter une telle suggestion. Si aucune demande à notre égard ne se manifeste, l'espace dont nous sommes hôtes est offert pour que l'enfant et le parent l'utilisent à leur guise.

La présence des adultes est anonyme : ils sont désignés par le lien de parenté ou la fonction qu'ils occupent auprès de l'enfant qu'ils amènent (la maman, le papa de..., la gardienne de...). Seuls les prénoms des enfants sont inscrits sur un tableau visible de tous et sur une feuille de statistiques, qui comptabilise le taux de fréquentation. L'anonymat des parents vise à libérer la parole du poids des réalités sociales. L'inscription du prénom de l'enfant marque son inscription personnelle dans ce lieu.

Ni observateurs ni accompagnateurs professionnels (travailleuses sociales, infirmières, etc.) ne sont admis pendant les heures d'ouverture.

Aucune activité dirigée ou organisée n'est proposée aux enfants ni aux parents. Les uns et les autres sont accompagnés au gré des situations qui se présentent et s'improvisent de par leur propre initiative.

Un contrat unilatéral lie le personnel aux visiteurs : si ces derniers peuvent fréquenter La Maison buissonnière selon leur désir, les accueillants³ assurent la stabilité du cadre d'accueil qui garantit le fonctionnement de l'ensemble.

Quelques règles internes auxquelles tous sont soumis s'inscrivent dans ce cadre. Les personnes d'accueil en sont les gardiennes, elles-mêmes contraintes par ces règles élaborées collectivement. La principale stipule que la personne qui accompagne l'enfant doit rester avec lui tout le temps, puisque ce lieu n'est pas une garderie. Le personnel d'accueil ne peut en aucun temps se substituer aux adultes tutélaires qui restent responsables de l'enfant pendant toute la durée de la visite.

Ici, il convient de signaler que la règle fondamentale de la présence en tout temps de l'adulte accompagnateur auprès de l'enfant se fonde sur la compréhension de la façon dont se construit l'image inconsciente du corps chez le tout petit : dans la répétition des perceptions et des sensations éprouvées dans les soins donnés du corps à corps, dans des jeux, dans d'autres plaisirs et dans d'autres expériences partagés avec les adultes de tutelle. Les nouvelles sensations (par exemple liées à la présence des personnes étrangères) doivent s'intégrer petit à petit à celles connues. La présence de la mère ou de son représentant sert de repère lors de ces situations nouvelles et permet à l'enfant de retrouver une image unifiée de soi quand il est confronté à l'irruption de l'inconnu (autant dans les sphères de l'expérience sensorielle que psychique). Dans la suite de cet article je reviendrai brièvement sur ce concept d'image inconsciente du corps, puisque la

théorie de développement psychique formulée par Dolto est peu connue au Québec.

Pour éviter les pièges de l'assistance et pour que les parents s'approprient La Maison buissonnière, un paiement dont le montant est laissé à leur discrétion est demandé aux visiteurs. Cet argent peut servir à l'entretien du local, à l'achat du matériel, etc. Le personnel de La Maison buissonnière est payé par des subsides gouvernementales.

La pratique de l'accueil

Bien que les personnes qui travaillent à La Maison buissonnière aient par ailleurs une pratique clinique ou éducative, toute l'organisation clinique et administrative vise la rupture avec une pratique de style « prise en charge » et le maintien d'une indépendance totale par rapport aux réseaux d'éducation et de soins.

La fonction du langage

Cette pratique accorde une place centrale au langage dans une perspective qui permet de transcender la conception de l'être humain fondée sur le dualisme nature/culture. L'enfant naissant, plongé dans le bain langagier dès avant sa naissance, fait d'emblée son entrée dans le monde des êtres parlants et son être corporel est pris dans les rets du langage. Notre pratique, semblable en cela à toute pratique psychanalytique, mise sur les fonctions structurantes et médiatisantes de la parole. Nous élargissons néanmoins les limites de cette pratique en introduisant des nourrissons (donc des petits humains considérés généralement comme des êtres d'avant le langage) dans des échanges langagiers en incluant leurs divers modes d'expression dans le champ des échanges langagiers. Dès sa naissance, l'enfant est particulièrement sensible au fait que l'on s'adresse à sa personne. Dès sa naissance aussi, et peut-être même plus tôt, il a à sa disposition un large éventail de signes pour manifester ses états internes, ses désirs et ses façons de s'intéresser et de comprendre le monde qui l'entoure. Dans ce sens « tout est langage » (Dolto, 1987). L'adulte a donc la possibilité d'être informé et de devenir le destinataire conscient des communications de l'enfant ; il peut l'aider à différencier, en les nommant, ses états internes ou lui expliquer des choses du monde.

Si l'enfant n'est pas encore capable de parler avec des mots, il comprend la langue dans laquelle on s'adresse à lui bien avant qu'il ne puisse l'utiliser activement. La parole de l'adulte peut lui permettre d'éviter des états de confusion et lui servir de repères internes. Un adulte angoissé, en rupture avec sa propre enfance, centré sur lui-même, préoccupé de bien paraître ou encore à la recherche de satisfactions régressives ou perverses auprès de l'enfant, n'est pas en position de le faire.

De son côté, l'enfant cherche à comprendre et interpelle l'adulte d'autant plus intensément que la communication est troublée et l'angoisse, ainsi que les sentiments ou émotions fortes, sont présents. Lorsqu'il sent la détresse de l'adulte angoissé ou déprimé l'enfant tente, dans la mesure de ses moyens, de prendre soin

de lui. Ses efforts sont le plus souvent mésinterprétés. Ces malentendus peuvent, dans certaines conditions, se transformer en vrais cercles vicieux et là où l'enfant faisait « signe », des symptômes peuvent apparaître se figeant en processus pathologiques.

La parole que nous adressons aux enfants à La Maison buissonnière n'est, dans son intention, ni pédagogique ni interprétative. Ce dialogue avec l'enfant, qui inclut l'adulte présent, vise généralement à traduire en mots le langage de son corps et de ses comportements, voire parfois de ses jeux symboliques. Nous considérons ces manifestations comme des signes – c'est-à-dire des questions muettes ou des appels – lorsqu'ils semblent nous être adressés. Notre fonction préventive consiste à être à l'écoute de ce que l'enfant signifie par ses manifestations, à être à la recherche d'un sens à dégager pour lui et à mettre en mots lors des situations auxquelles il participe ou qu'il provoque pendant sa visite à La Maison buissonnière. Ainsi, au petit garçon de 18 mois qui d'un coup s'intéresse avec prédilection aux longs cheveux des femmes, nous pouvons répondre que dans la société il y a des femmes et des hommes, comme le sont sa mère et son père, et qu'il sera un homme plus tard. Cet enfant pose la question de la différence de sexes d'une façon qui correspond à son âge et à la société dans laquelle il vit⁴. À une petite fille de 17 mois accompagnée d'une maman en fin de grossesse, qui s'intéresse de façon insistante au destin de la nourriture qui disparaît dans les bouches des autres enfants, nous avons parlé de la grossesse de sa mère et de la conception des enfants. La scène vaut d'ailleurs d'être décrite.

Voilà que Jacinthe, très occupée à grimper sur les engins à roulettes, s'arrête d'un coup. Une autre enfant, un tout petit peu plus grande d'âge et de taille, vient de se mettre à manger ses biscuits plantée au milieu du trafic. Le trajet du biscuit vers et dans sa bouche éveille une curiosité intense chez Jacinthe. Elle se met sur la pointe des pieds, rapproche sa tête de la bouche de l'autre fillette, essaie de regarder dedans et jusque dans sa gorge. L'autre, obligeamment, mange la bouche ouverte en penchant un peu la tête. La maman remarque cet intérêt et propose à l'enfant la collation qu'elle lui a apportée : collation acceptée et mangée, mais sans que l'intérêt pour le destin de la nourriture qui disparaît dans les bouches des autres enfants diminue pour autant.

C'est en tombant de façon répétitive et stoïque (ce qui, selon sa mère, n'était pas dans ses habitudes) de toutes les hauteurs, camions et autres chevaux à bascule disponibles que cette même Jacinthe posera par la suite la question de la naissance (la sienne, celle du petit frère qui arrive ?)

Le désir de grandir

L'enfant dispose d'une fantastique force qui le pousse en avant. Son désir de devenir grand et autonome est impressionnant. Pour progresser dans son évolution de sujet humain responsable de soi et respectueux des autres, il lui faut néanmoins – autant qu'à sa famille – renoncer à certaines gratifications régressives.

Vérité élémentaire, mais souvent difficile à accepter, que dans la vie on ne peut pas tout avoir ; ce qui dans la théorisation de Dolto s'exprime par le concept de "castrations symboligènes". Suite à la série de ces séparations progressives d'avec

le corps et les soins maternels que Dolto appelle les « castrations », séparations soutenues par la constance de la relation affective et par les relations langagières, l'enfant arrive à l'âge œdipien à se situer progressivement comme descendant sexué de lignées croisées maternelle et paternelle et selon l'ordre des générations. Ainsi, on ne peut pas, par exemple, vouloir continuer de nourrir un enfant au sein et s'attendre à des prouesses sociales de sa part. La prolongation induite de relations régressives où l'enfant est maintenu dans une dépendance excessive des soins parentaux a des effets perturbants.

Nous croyons que notre société actuelle sous-estime largement à la fois le formidable élan en avant qui pousse l'enfant à devenir une personne créative et raisonnable et les capacités de l'enfant à faire face aux exigences de sa propre maturation et à celles de la société. Paradoxalement, il est en même temps socialement admis d'exposer l'enfant à de ruptures brutales, plutôt que de permettre que les renoncements aux modes de fonctionnement devenus désuets soient graduels et cohérents avec l'ensemble des attentes familiales à son sujet. Les ruptures brusques et non accompagnées d'explications appropriées provoquent des désordres de l'image du corps et un malfonctionnement du schéma corporel de l'enfant. Habituellement les deux processus, prolongation et rupture, prennent place de façon alternative.

La pratique de l'accueil conjoint enfant-parent, en présence d'autres enfants et parents, offre des conditions propices à l'appivoisement de la séparation. Le parent peut voir que son enfant est capable de se débrouiller et peut comparer ses façons de faire avec celles des autres ; l'enfant est attiré vers les autres, les imite dans des jeux parallèles et se confronte à eux. Cette séparation progressive est accompagnée et « parlée ».

Les repères identitaires

L'insistance sur la présence ininterrompue du parent dans toutes les structures d'accueil enfants-parents qui s'inspirent de La Maison Verte, découle du souci de maintenir des repères identitaires intacts chez l'enfant d'âge précœdipien, alors qu'il plonge dans un monde inconnu. Autrement dit, la mère, le père ou un autre proche est là pour que l'enfant puisse continuer de savoir qui il est : cet adulte est « garant de l'identité » de l'enfant. Il est là aussi pour que les mésaventures qui arrivent nécessairement lors des rencontres avec d'autres ne prennent pas des proportions de catastrophes dénarcissisantes et déstructurantes.

Par ailleurs, nous insistons sur la nécessité que l'enfant soit situé dans l'ordre des générations et dans sa filiation pour qu'il puisse rejoindre la société. Nous ne ferions ici que répéter un truisme, si ce principe n'était pas constamment mis à mal par les pratiques familiales et sociales. Notre travail quotidien vise à rendre possible aux parents une parole vraie sur l'identité de l'enfant (fille ou fils d'une mère et d'un père que l'on peut nommer pour eux). Depuis des années, il est devenu banal qu'une mère monoparentale présente son enfant en disant qu'il n'a pas de père. La multiplication des enfants « sans père » a fait naître une sorte de besoin social de parler de cette situation, ce qui facilite notre travail. Par contre, notre travail devient plus compliqué et complexe auprès des familles d'enfants conçus par insémination artificielle (qui ne sont plus des exceptions rares) et d'enfants « achetés » – selon l'expression d'une fillette qui enjoignait sa mère

adoptive de préparer beaucoup d'argent pour se procurer une deuxième petite fille (la future petite sœur de notre interlocutrice).

Deux concepts théoriques de base qui soutiennent notre pratique

L'image inconsciente du corps

Dans la théorie de Dolto, l'être humain est fondamentalement considéré comme être de communication. Chez le nourrisson – sujet désirant mais non encore individué – le processus d'individuation s'opère durant toute la période précœdipienne par le biais d'échanges continuels entre l'enfant et les adultes tutélaires. Ces échanges émanent de la relation affective à laquelle l'enfant participe intensément ; ils sont à la base du développement progressif de son image du corps articulé au schéma corporel en cours d'évolution. L'image du corps, toujours inconsciente après le refoulement œdipien, sert de support au narcissisme du sujet. Elle est constituée des traces des relations désirantes passées et, lorsqu'elle se révèle à travers des manifestations du schéma corporel ou dans le dialogue avec l'analyste elle laisse voir un certain niveau du développement libidinal. Pour que l'enfant puisse utiliser le schéma corporel de façon adéquate à son niveau de développement physiologique, le niveau du développement libidinal de l'image du corps doit être correspondant.

Le schéma corporel est en partie inconscient, mais aussi préconscient et conscient ; il sert d'instance communicationnelle à l'image du corps qui se différencie progressivement de l'environnement maternel qu'elle englobe à ses débuts. Ainsi, la perte des qualités maternelles faisant partie de l'image du corps du bébé peut entraîner jusqu'à la perturbation du schéma corporel. Peut ici servir d'exemple le cas du nouveau-né, cité par Dolto⁵, devenu incapable de téter après avoir perdu l'odeur de la mère, hospitalisée à nouveau peu de temps après le retour à la maison après l'accouchement. Le nourrisson perd l'usage de sa bouche (en quelque sorte partie du sein pour lui) pour la retrouver, lorsque l'odeur de la mère revient grâce à la chemise de nuit maternelle rapportée de l'hôpital et dont on entoure l'enfant pour la tétée.

Dolto subdivise l'image inconsciente du corps en image de base, image fonctionnelle et image de zone érogène : triade assemblée et soutenue par l'image dynamique, c'est-à-dire « le désir du sujet de communiquer avec un autre sujet, à l'aide d'un objet partiel sensoriellement signifié »⁶. L'image de base, plutôt statique, assure à chacun le sentiment continu d'être soi-même malgré tous les changements et toutes les épreuves que la vie apporte. De cette base se différencie l'image fonctionnelle, qui se construit en rapport avec la recherche du plaisir dans la relation à l'autre. Les zones érogènes sont identifiées selon le schéma classique du développement psychosexuel, mais l'éthique de la zone (orale, anale etc..) englobe l'ensemble du fonctionnement psychocorporel mettant en jeu tous les échanges sensoriels avec l'entourage. Ainsi, l'image de la main préhensive orale s'articulera progressivement avec l'image de la main éjectante anale, si les relations érotiques mettant en jeu des satisfactions partielles correspondantes avec le développement neurologique se développent sans trop d'embûches : la main

aura alors la liberté de garder, de lâcher et servira à l'exploration, au jeu et à la communication.

Ces échanges et les expériences sensorielles de l'enfant – à l'origine de cet espace imaginaire corporel qui se développe en s'appuyant sur le schéma corporel – doivent être médiatisés et symbolisés pour lui par la parole. La parole est le passeur qui unifie et intègre le fonctionnement psychosomatique de l'être humain. Lorsqu'elle vient à manquer, l'unité se défait et la dysharmonie provoque des manifestations aberrantes. Dans la santé, les trois images arrimées à l'image dynamique sont intégrées et correspondent au niveau du développement neurophysiologique. Elles traduisent alors les pulsions de vie en œuvre.

La mère est désignée par Dolto comme cet objet total doué de parole, qui doit garantir à l'enfant les passages graduels vers les niveaux de plus en plus évolués de fonctionnement corporel et psychique ; mais tout adulte devrait pouvoir jouer ce rôle sous certaines conditions.

Il faudrait peut-être ajouter, le mot « image » prêtant à confusion, que l'image du corps ne se donne pas à voir directement, à l'exception des manifestations somatiques des enfants très jeunes. Par exemple, les représentations graphiques de l'enfant, déjà capable de manier le crayon, ne donnent jamais d'accès direct à son image du corps. Ce sont seulement ses associations à propos de ce qu'il dessine, qui peuvent en donner des indices.

Pour tous les enfants, aussi jeunes soient-ils, l'image inconsciente du corps est déjà l'inscription de la trace des expériences passées marquées des relations désirantes avec l'environnement.

Les étapes de séparation ou « castrations symboligènes »

J'ai déjà mentionné que l'importance accordée à la transition entre le familial et l'inconnu constitue un des principes fondateurs des structures du type Maison Verte. D'autre part, nos interventions se basent sur la conviction qu'il est nécessaire de remplacer progressivement, en accord avec le développement du schéma corporel, les modes de satisfaction par des objets partiels spécifiques (par exemple, le sein) par des modes de satisfaction plus évolués – ce processus aboutissant à l'élimination complète et définitive des premiers au moment où le développement le permet.

Le rappel des phases de l'évolution liées au développement sensori-moteur de l'enfant peut paraître peu utile au lecteur averti. Il me semble pourtant nécessaire. C'est à propos des séparations avec des objets de satisfaction et à propos des lois éthiques qui sont significatives aux différents moments de la petite enfance, que s'explique de la façon la plus claire, le nouage possible entre la psychanalyse et l'éducation.

La première séparation des corps lors de la naissance, qui s'accomplit par la coupure (castration) ombilicale, largue l'enfant dans son destin d'humain où il lui faudra à la fois assumer sa solitude et être capable de nouer des liens avec d'autres humains. Pendant la première phase de son développement, alors qu'il respire par lui-même et que son activité propre contribue aux soins nourriciers maternels, son image du corps se développe en rapport au désir d'absorber en soi tout ce qui est bon (aimable). Son éthique d'être, et sa compréhension des états du monde qui l'entoure, est celle de l'absorption (l'incorporation) orale. La castration orale, en

introduisant des limites à ce qui peut être incorporé, introduit l'enfant à l'un des interdits fondamentaux de l'humanité : celui du cannibalisme. Ne plus pouvoir manger sa mère alors qu'il l'aime, ne plus mordre mais embrasser signent donc le passage vers l'éthique selon laquelle l'objet est préservé parce qu'aimé.

Pourtant tout groupe d'enfants peut être un jour aux prises avec un enfant qui mord. Tout éducateur sait à quel point il est difficile de comprendre les raisons de ce comportement et surtout à quel point il est difficile de l'arrêter. Nombreuses sont les mères qui, sidérées et prises au dépourvu, mordent à leur tour l'enfant " pour montrer que ça fait mal ". Pour l'adulte, il y a de l'insupportable dans ce comportement, qui se manifeste la plupart de temps comme un éclair, imprévu et imprévisible. L'enfant est parfois surpris lui-même, parfois honteux, souvent soumis à une sorte de compulsion. À défaut de pouvoir manger sa mère, mal séparé et sous l'emprise d'un mouvement pulsionnel, il se comporte comme un petit animal qui mord, lorsqu'il est aux abois ou lorsqu'un appât irrésistible se présente sous son nez. Une petite anecdote en guise d'illustration. Un jour en bureau privé, je reçois un enfant de 10 ans, qui consulte pour une énurésie. La mère raconte qu'il s'est développé sans problèmes jusqu'à son entrée en garderie. Petit, il était bagarreur, bon vivant, cajoleur. À la garderie il est devenu muet. Pendant presque deux ans, il refusa de communiquer avec des mots ou ne le fit qu'avec beaucoup de parcimonie et seulement avec certaines des éducatrices. Du coup, la mère se rappelle que, lors de la première rencontre en sa présence avec sa future éducatrice, il avait mordu l'éducatrice. Et voilà, que devant sa mère médusée l'enfant explique un peu gêné qu'il s'est trompé alors ; que c'est sa mère qu'il avait voulu mordre!

La castration suivante, anale, promeut l'indépendance motrice de l'enfant et introduit l'interdiction des conduites agressives motrices nocives pour soi ou pour autrui. Le déplacement et la sublimation de pulsions anales liée aux plaisirs partiels rétentifs/expulsifs volontaires en rapport avec la mère imaginaire ingérée apportent à l'enfant la maîtrise de son soi moteur, tout en l'introduisant à la loi civilisatrice de l'interdiction du meurtre. Cette castration opère sur une image du corps déjà évoluée, mais qui garde présentes les images précédentes, prêtes à mettre en marche les manifestations régressives du schéma corporel (constipation, diarrhée) en cas des difficultés. La castration anale met en jeu des identifications aux adultes et aux enfants plus âgés représentants du Moi idéal. La longue période où cette séparation d'avec l'assistance maternelle se met en place, chevauche avec celle où s'opère la castration primaire.

Alain ne parle pas encore. C'est un enfant très communicatif, mais il présente quelques comportements qui inquiètent sa mère et surprennent l'entourage. Voilà que depuis quelque temps, il fait très souvent "pchch! pchch!" avec des mimiques répulsives. La maman raconte, par ailleurs, qu'Alain possède un chat et qu'il lui arrive à ne pas être très doux avec lui. Ce chat est élevé comme compagnon d'Alain – ils mangent à la même heure, se couchent ensemble... presque comme si Alain avait un frère. Alain, en enfant intelligent et communicatif, mais encore trop petit pour parler le langage des humains, a appris le langage des chats et c'est dans cette langue qu'il dit " non " à sa mère.

C'est la castration primaire, liée à la reconnaissance de soi dans le miroir qui limite les identifications aux représentants de l'espèce humaine. En découvrant son visage et les contours restrictifs de son corps, l'enfant ne peut plus être son chien ou son chat ; il ne peut que jouer à être comme eux. Ceci à condition d'être

accompagné dans l'épreuve du miroir par un adulte présent à ses côtés et lui expliquant les mystères de la réflexion par cette surface plane. Le manque d'un tel accompagnement peut être à l'origine de l'aliénation de l'enfant⁷.

La limitation des identifications aux représentations humaines n'amarre pas encore l'enfant dans son être. Avant de faire les choses comme les autres pour leur ressembler tout en restant lui-même, l'enfant peut croire qu'il lui faut devenir l'autre.

Joseph a trois ans. Il est à la fois le bourreau familial (il se fait vomir quand les parents ne lui cèdent pas, ce qui provoque leur panique) et l'objet passif de sa mère qui le gave à longueur de journée en lui mettant dans la bouche des morceaux de nourriture qu'il ingère avec obéissance : cette relation est excessive, caricaturale des habitudes spécifiques de leur groupe d'appartenance culturelle. Bien qu'il parle apparemment bien sa langue natale, nous ne l'entendons pas la parler à La Maison buissonnière ; il ne communique que peu en français (alors qu'il semble tout comprendre), langue devenue promotionnante pour la famille. Sa bouche continuellement occupée par la nourriture maternelle semble ne pas pouvoir se remplir des mots étrangers. Il a pourtant un grand désir d'entrer en contact avec d'autres enfants, surtout des garçons un peu plus âgés que lui, qui savent bien jouer. Ces enfants constituent pour lui une image promotionnante à laquelle il aspire en accord avec son dynamisme de garçon de trois ans. Son approche est agressive, intrusive et il se fait repousser systématiquement. Il poursuit alors les enfants sur lesquels il a jeté ainsi son dévolu et c'est dans le jeu de persécution-rejet qu'il semble trouver un plaisir amer. Mais voilà qu'il manifeste un comportement curieux : ce n'est pas seulement qu'il veut faire exactement les mêmes choses que Christophe – un garçon de presque 4 ans –, qu'il veut utiliser les mêmes jouets (nous avons certains jouets en double, mais les objets en tous points semblables à ceux utilisés par l'autre enfant ne le satisfont pas, il veut ceux qui se trouvent dans la main de l'autre) ; il essaie de se mettre littéralement à la place de Christophe, exactement dans le même espace que le corps de l'autre enfant occupe. Nous expliquons alors à Joseph qu'il ne peut pas être Christophe ; d'ailleurs, il s'appelle Joseph et il ne voudrait sans doute pas avoir la maman et le papa de Christophe. Pour une fois, il nous écoute avec attention et lorsque nous concluons en lui proposant de faire des choses comme Christophe ce qui peut être bien agréable -, il se met effectivement à poursuivre la même activité, mais en parallèle avec l'autre enfant, soulagé par cette évolution des événements.

Finalement la progressive différenciation entre soi et les autres par la prise de conscience graduelle des différences anatomiques entre les adultes et les enfants et entre les enfants des deux sexes aboutit à la reconnaissance de la différence sexuelle. La castration œdipienne qui opère alors introduit l'enfant aux lois sociales de sa future génitalité.

Sans que jamais Dolto ne s'en rapporte à Hegel, sa construction théorique réfère à la dialectique. L'enfant dénoue ses conflits entre les tendances et satisfactions régressives et les tendances progressives soutenues par l'image dynamique traductrice des pulsions de vie, grâce à l'intervention de la parole prononcée par les adultes-objets totaux qui ont atteint leur génitalité. Telle est en tout cas ma compréhension de la théorie qu'elle propose. Le rôle principal des accueillants, dans des structures comme la nôtre, est de servir d'« éponge

d'angoisse », pour que les adultes qui accompagnent l'enfant puissent assumer cette fonction « castrante » de façon souple.

Dolto différencie les castrations symboligènes promotionnantes pour l'enfant de castrations mutilantes sur le plan psychique. D'ailleurs le terme de « castrations » (comme d'ailleurs une bonne partie de la terminologie freudienne qui induit les références fantasmatiques aux organes du corps et à leurs mutilations), même si elles sont dites « symboligènes », est inducteur de confusions déplorables. Toute la philosophie des structures d'accueil parents-enfants – bien que basée sur la certitude de la nécessaire élimination des satisfactions régressives au fur et à mesure de l'évolution de l'enfant – promeut la souplesse et la progression prudente dans le processus de séparation. Elle voit la source des développements psychopathologiques dans des ruptures non-préparées qui ne prennent pas en considération la nécessité de la réorganisation progressive des images du corps, donc violentes pour l'enfant.

Ce sont donc les mots de tous les jours, accompagnant les expériences quotidiennes des enfants, qui soutiennent chez l'enfant son désir de grandir et de devenir autonome, qui transforment l'éprouvé brut et l'angoisse en expérience qui éventuellement permet de grandir.

Depuis quelques semaines, le petit Antoine vient avec sa maman une ou deux fois par semaine pour jouer à La Maison buissonnière. Il va bientôt avoir un an. C'est un bébé toujours souriant, actif, presque prêt à marcher. Sa mère ne le laisse pas beaucoup s'éloigner d'elle, le suit de façon attentive et l'occupe patiemment. Antoine est né sur le tard, très attendu ; la maman est heureuse de s'en occuper. Mais voilà que cet après-midi a été particulièrement intéressant pour Antoine. Il a fait connaissance et a joué longuement avec un autre Antoine âgé d'un an lui aussi. Pour l'occasion sa maman l'a laissé jouer sans trop le suivre. L'heure de la fermeture approche. Antoine n° 2 s'en va. Je dis à un enfant, qui s'en enquiert " Antoine est parti ". D'un coup, Antoine n° 1 qui s'occupait tranquillement, pas loin de la porte d'entrée, manifeste une vive détresse. " Mais non – je le calme –, c'est l'autre Antoine qui est parti. Toi, tu n'es pas parti, tu es là avec ta maman. Regarde, elle est bien là! ". Il ne me croit pas immédiatement, me jette des coups d'œil méfiants ; il faut que je répète la réassurance pour qu'il se calme. Après quelques instants, il s'approche de moi, encore chancelant sur ses jambes et poussant devant lui un petit chariot qui traînait par là. Le chariot touche ma chaussure. Antoine, qui établit ainsi un contact entre nous, lève la tête et enfin son sourire un peu coquin revient. Voilà, Antoine le bienheureux est encore – comme dirait sans doute Lacan – Antoine de l'Autre. Il a passé l'après-midi dans une sorte de jeu de miroir avec un autre garçon désigné par le même prénom que lui. Lorsque j'annonce le départ de l'autre il se croit parti lui aussi, surtout qu'il ne voit pas en ce moment sa mère qui se trouve derrière lui. Il peut donc facilement se perdre. La fréquentation de La Maison buissonnière lui sera certainement utile, car elle le préparera à la séparation d'avec sa mère et à l'entrée à la garderie, lorsque elle devra retourner au travail. Pour cette maman-là, le processus de séparation est difficile. Pour le moment, elle oublie assez régulièrement d'inscrire Antoine sur notre feuille de route et de verser sa participation monétaire. Pourquoi le ferait-elle, puisqu'il n'existe pas encore tout à fait en dehors d'elle et qu'elle s'en occupe tout le temps ? Pour cette mère et cet enfant un départ non préparé vers la garderie serait de l'ordre de l'arrachement et de la catastrophe.

Si la réaction d'Antoine ne surprend pas à cause de son très jeune âge, cet état de béatitude, lorsqu'il se prolonge, annonce quelques difficultés futures pour l'enfant. Difficultés que nous ne pouvons pas toujours empêcher, mais l'accompagnement que nous offrons peut aider à éviter qu'elles ne se transforment en drame.

La présence de la mère, du père ou des personnes déléguées par les parents, garantit des repères identitaires à l'enfant, alors qu'il est plongé dans le bain social. Ses familiers sont là pour que ces premières expériences puissent se passer sans que l'angoisse ne devienne envahissante et ne le perturbe. Ces adultes doivent l'assister aussi longtemps que cela lui est nécessaire pour qu'il puisse rester lui-même en compagnie des autres. Les mots accompagnant ces premières expériences sociales prendront ensuite la relève de la présence physique des représentants de la famille. Dans le vocabulaire de Dolto, l'expérience sera « mamaisée », c'est-à-dire, marquée du sceau de la présence maternelle. Si les choses se passent bien, quelques visites suffisent pour opérer la transition. Quand elles sont déjà mal engagées, une longue fréquentation peut être nécessaire. Il est évident que si les parents ne sont pas prêts à la séparation d'avec l'enfant (l'intérêt qu'il porte au monde extérieur et le plaisir qu'il prend à ses contacts avec d'autres en est le prélude), l'enfant ne sera pas libre d'entreprendre une vie le menant vers l'autonomie.

René, quatre ans, est l'aîné d'une fratrie de trois. Nous recevons toute la famille qui vient dans le but de discuter avec nous « des problèmes de René » et dit s'attendre que nous fassions « un miracle ». La mère nous raconte qu'il n'est pas possible de le faire garder en dehors de la maison ; il se sent malheureux et se plaint de mauvais traitements partout où on essaie de l'inscrire (à l'exception d'une petite école d'art, mais là, elle est obligée de l'attendre pendant les activités). C'est un vrai problème, parce qu'à la maison, il devient violent avec les enfants plus jeunes ou alors il fait le bébé. C'est une situation sans issue, qui n'est plus tenable. Les parents s'inquiètent de sa future entrée à l'école. Comme René a déjà quatre ans, nous l'inscrivons dans un espace du tableau réservé aux enfants qui ont dépassé l'âge chronologique de la fréquentation de La Maison buissonnière, appelé « du côté des grands ». Pendant que la mère nous parle et évoque les différents moyens de garde essayés, qui sont tous satisfaisants, René erre d'un jouet à l'autre, semble ne pas savoir quoi faire et finalement s'assoit sur une petite chaise qu'il a tirée jusqu'en bas du tableau des inscriptions, loin des autres enfants. Je m'assois à côté de lui et alors, il me fait part de combien les jouets à La Maison buissonnière sont inintéressants. Il n'y a rien à faire ici. Je lui réponds qu'effectivement, c'est un endroit pour les enfants plus petits que lui. Ce ne doit pas être intéressant de se sentir obligé de jouer avec des enfants plus jeunes que lui, de l'âge de ses frère et sœur. Comme il acquiesce, je l'invite à profiter de son après midi quand même en lui indiquant les jouets « pour des grands, qui accompagnent occasionnellement des petits chez nous » et en pointant quelques enfants plus âgés. Il quitte alors sa chaise et va jouer. Lorsque la famille s'en va, nous les invitons à revenir autant de fois que cela leur semblera utile. René fait la moue. Ils ne reviendront qu'une autre fois, sans lui, pour nous dire que le miracle attendu a eu lieu et qu'il fréquente une garderie, sans problème. Sa mère nous mentionne en passant qu'elle ne se sent plus mal à l'aise de le laisser « entre les mains des étrangers », alors qu'elle s'occupe personnellement de ses deux plus jeunes, parce qu'elle a découvert une garderie fort acceptable et que René s'y plaît.

En conséquence

Les principes qui fondent la pratique de La Maison buissonnière se matérialisent sous forme de quelques règles qui constituent son cadre de fonctionnement : l'adulte doit être présent tout le temps de la visite de l'enfant, les accueillants n'organisent pas d'activités et n'interviennent pas dans une optique pédagogique, à chaque journée d'accueil est attitrée une équipe différente etc.. D'autres règles, qui du point de vue pratique organisent l'utilisation de l'espace (une table pour l'utilisation de la pâte à modeler, un tableau destiné aux dessins des enfants, un autre pour l'inscription des prénoms à l'arrivée...), s'ajoutent à ces règles de base. Celles-ci sont transmises aux enfants au fur et à mesure de leur première visite ou lors de visites subséquentes, lorsque l'occasion se présente. Tout le monde : les enfants, les parents, les accueillants, est soumis à ces règlements qui organisent le quotidien de La Maison buissonnière. On peut dire que l'ensemble de ces règles constitue la charte des lois de La Maison buissonnière.

Des tout petits et des lois

Une ligne symbolique partage l'espace destiné à l'accueil en aire des jeux calmes, destinée aussi à procurer un territoire de sécurité aux nourrissons posés par terre, et zone des jeux moteurs, pleine d'engins à grandes roues prêts à être enfourchés. Cette ligne est devenue une sorte d'emblème des dispositifs qui se réclament de La Maison Verte. À La Maison buissonnière, comme dans les lieux d'accueil semblables, cet usage des espaces est expliqué aux enfants qui se présentent.

Les parents nous trouvent généralement franchement cinglés lorsque nous expliquons aux bambins qui marchent à peine ou se traînent encore à quatre pattes, qu'il leur est défendu de traverser cette ligne lorsqu'ils utilisent un véhicule « à grandes roues ». Ces parents ne croient pas que les enfants puissent comprendre l'interdiction. Quelle est alors leur surprise quand leur enfant, à peine capable de se tenir debout lui-même, entreprend de porter son camion sous son bras pour traverser la ligne fatidique, en adaptant ainsi notre consigne « tu peux aller partout avec tes pieds, mais le camion ne peut pas traverser cette ligne avec ses roues ». Cette solution intelligente, mais inacceptable, qui vise à résoudre son conflit (continuer de jouer avec le camion tout en se rapprochant de sa mère assise dans le fauteuil de l'autre côté de la ligne) bouleverse toujours le parent. Notre patience à répéter la consigne a aussi pour effet de calmer une réaction que peut alors manifester l'adulte, celle d'exiger que son enfant se soumette sans broncher à la règle, afin de lui redonner son image de parent efficace.

Par ailleurs, les parents des enfants encore plus jeunes peuvent se montrer franchement irrités, lorsque nous indiquons aux enfants qu'ils ne peuvent fréquenter « l'espace des turbulences », où les grands se poursuivent à grands coups de véhicules, qu'à leurs risques et périls. Ces parents sont choqués par les limitations imposées aux plus petits. Tout en exigeant de nous de leur assurer une protection, ils ne supportent pas que cette protection passe par une limitation de

leur liberté absolue. Il arrive aussi que certains parents abandonnent l'enfant et l'exposent aux dangers en les laissant dans la zone destinée aux jeux moteurs. Cela peut nous obliger, selon les circonstances, à intervenir auprès du parent ou prêter l'assistance à l'enfant et peut éventuellement débiter un travail où avant de se séparer, une mère et un enfant peuvent « s'accrocher » l'un à l'autre.

Faire accepter l'idée que l'enfant peut supporter de différer son désir, qu'il ne peut jouer qu'en accord avec les capacités de son âge, et que selon son âge il a besoin d'assistance parentale, produit parfois de vraies révolutions. Autoriser le parent à limiter son enfant, voire à lui dire non, peut le situer d'un coup en tant que parent. Dans les structures type Maison Verte on ménage un espace pour que l'enfant puisse découvrir que les interdictions sont sécurisantes pour lui, mais sans qu'il ait à souffrir de blessures narcissiques suite aux échecs qui nécessairement font partie de son lot quotidien d'expériences. Le parent, par ailleurs, peut se sentir soutenu par le cadre qui définit les interdits nécessaires et identiques à tous. La façon de les poser et les explications qui les accompagnent peuvent soulager le parent rendu confus par les injonctions contradictoires des idéologies éducatives en cours ou celui qui a peur de nuire à son enfant par toute limitation imposée, ou même celui qui trouve un plaisir masochique à se soumettre aux incessantes exigences impératives de son enfant...

Cela dit, il n'est pas rare qu'il soit plus facile d'imposer des limites à un enfant qu'à un parent. Tout un pan de notre travail réside en un maintien de ce cadre, que les parents transgressent parfois en utilisant leur enfant comme agent de transgression pour leur compte.

« Castrer » le parent de son enfant ?

Le papa de Michel, deux ans, est très soucieux d'élever son fils dans le respect des lois. Il en parle fréquemment et se fâche beaucoup lorsque Michel n'obéit pas. Il surveille l'enfant attentivement et intervient souvent bien avant le moment où Michel serait en mesure de poser un geste condamnable. Il est vrai que Michel provoque des scissions avec d'autres enfants. Il arrache parfois les jouets de leurs mains, les renverse parfois en passant. Son père pense qu'il est dangereux pour d'autres enfants et que plus tard il va "faire un bandit". Pourtant l'enfant communique avec nous aisément et se conforme à bien des interdits. Il ne lui est pourtant pas toujours facile de les comprendre, puisque son père les lui adresse sous forme renversée. Il utilise l'ironie qui vise à mettre en évidence le caractère rébarbatif de Michel. Ainsi, par exemple, pour l'empêcher de mettre des crayons ou des craies dans sa bouche, il dira à l'enfant, sur un ton de persiflage, de les manger; pour l'empêcher de mettre de la colle sur des jouets, il va l'inviter à le faire, etc. Le papa de Michel aurait été lui-même un enfant très sage. Nous sentons qu'une très grande violence l'habite. Pousse-t-il l'enfant à l'exprimer pour son propre compte ou, en tout cas, à réaliser son désir d'insubordination ?

« Castrer » le parent de son enfant est souvent l'opération la plus difficile à conduire. Notre travail s'est petit à petit centré autour de l'idée que l'enfant petit s'occupe activement de sa mère, de son père, pour les soigner. Souvent, il n'a pas besoin d'être provoqué, comme Michel. L'enfant, qui a une mère dépressive et qui veut la garder vivante et la faire se sentir une bonne mère, en agissant comme antidépresseur pour elle, en se conformant à ce qui est ou à ce qu'il croit être son désir, se piège lui-même dans un cercle vicieux de manifestations qui entrent en conflit avec ses propres besoins ou ses propres désirs. Une grande partie des

malentendus entre les parents et les enfants en bas âge découle de cette fonction soignante que l'enfant s'arroge.

Dans le cas de René, la famille, en somme bien portante, est venue chercher « un miracle » – dans ce cas un tiers – qui puisse s'introduire entre l'enfant et sa mère, puisque le père, bien que présent, ne réussissait pas à remplir complètement sa fonction pour rendre possible le départ du premier-né vers le vaste monde. L'enfant souhaitait entreprendre des activités conformes à son âge, mais n'était pas libre de s'autoriser à l'indépendance, tant qu'il sentait que sa mère avait besoin d'être la seule capable à s'occuper de lui. Parmi les éléments qui ont sans doute concouru à ce que le « miracle » opère, le plus important semble le fait qu'il ait été attendu.

Il est bien entendu que nous ne faisons pas que des miracles. La Maison buissonnière ne convient ni ne plaît à tout le monde. Ce que nous offrons ne correspond pas toujours à la demande qui pourrait nous être adressée. Notre disponibilité a des limites et notre accueil aux enfants et aux parents en est marqué.

N'empêche que le fait que tout se passe « ici et maintenant », sous les yeux de tout le monde, rend les paroles prononcées autrement agissantes. Pour certains enfants, traités comme des nourrissons alors qu'ils ont déjà un an et plus, ou pour ceux considérés comme dangereux, alors qu'ils sont parfaitement capables d'établir un *modus vivendi* avec d'autres, cette assistance qui diminue l'angoisse parentale est fondamentale.

En conclusion

Miser sur l'enfant

Miser sur l'enfant veut dire miser à la fois sur son puissant désir de grandir et sur son intelligence. L'un comme l'autre peuvent être mis à mal par les adultes en manque d'un paradis perdu et dont l'enfant supporte les projections. Nous constatons, en effet, tous les jours que l'intelligence de l'enfant et ses capacités de s'arranger avec la situation qui est la sienne sont largement sous-estimées dans notre société. À leur insu, les adultes violentent l'enfant en voulant le protéger et l'exposent souvent à des épreuves redoutables.

Tant qu'une référence pour une thérapie ne nous est pas demandée, surtout par un parent pour lui-même, nous ne pouvons que rarement nous risquer à une telle suggestion. Même si souvent nos moyens nous semblent bien modestes, nous misons alors sur l'enfant et sur l'effet de son évolution sur les adultes qui l'amènent.

La socialisation précoce

La préoccupation de Françoise Dolto était d'éviter aux enfants des souffrances. De sa rencontre avec les éducateurs et les psychanalystes préoccupés par les mêmes questions est né un dispositif permettant une transition en douceur entre la maison et la vie en société.

Il est difficile de faire comprendre à ceux qui n'ont pas accompagné un enfant (le leur ou lors de leur travail éducatif ou clinique) dans ses premiers pas vers les autres, l'énorme différence entre cette préparation progressive qui se déroule en dialogue avec le tout petit et les conduites éducatives qui considèrent la socialisation comme une étape à franchir, un apprentissage à faire, à un certain âge ou parce que des conditions de vie l'exigent.

Selon leur âge, les enfants peuvent assumer des séparations de durée variable avec les personnes que Dolto appelle « de tutelle ». La fréquentation d'une garderie, par les contacts qu'elle offre avec d'autres petits, peut être enrichissante même pour un enfant très jeune, si elle ne constitue pas une rupture dans le sentiment d'être soi-même et n'introduit pas à la constitution d'une personnalité « comme si ». Mais l'enfant qui pleure les premiers jours à la garderie souffre, et cela n'est pas nécessaire et ne doit pas être banalisé, alors que cette souffrance est considérée comme incontournable et triviale. Nombreux sont les parents qui mentionnent par la suite que leur enfant est très sage à la garderie et se comporte comme un vrai diable à la maison, ou l'inverse. C'est déjà un signe qu'il y a eu un ratage dans les premiers pas vers la vie en collectivité, une scission dans l'être de l'enfant.

Dans l'optique de La Maison buissonnière – elle emboîte en cela le pas à La Maison Verte –, il ne s'agit pas d'apprendre à l'enfant comment se comporter avec les autres, il ne s'agit pas de l'amener à se soumettre passivement aux adultes qui édictent des règles, qu'ils ne respectent pas nécessairement eux-mêmes, parce que ceux-ci sont plus forts ou pour leur plaisir. Il ne s'agit pas non plus de se résigner à la séparation d'avec la famille. Il s'agit d'offrir des conditions qui permettent à l'enfant d'être soi-même avec d'autres, de trouver ses façons personnelles de résoudre des conflits et d'avoir du plaisir à être en communication avec d'autres, mais sans se confondre avec eux. Il y est aussi question de soutenir les parents dans l'exercice de leur fonction parentale et non, comme il est usuel actuellement de dire « dans leur rôle », comme si pour s'assumer en tant que parents il leur fallait endosser un costume.

La psychanalyse

Tous les psychanalystes partagent les grandes lignes des connaissances théoriques qui conceptualisent les débuts de la vie psychique et les notions de symbiose, de processus de séparation, d'identification... sont passées dans le langage courant. La pratique clinique de quelques-uns – parmi les plus grands – qui ont reçu des bébés en consultation, ainsi que des données issues de l'observation des bébés sont venues soutenir et modifier l'élaboration théorique des psychanalystes qui n'accèdent à « l'enfant en nous » qu'à partir de la reconstruction de situations vécues dans le transfert ou transposées dans des expériences psychotiques dont l'adulte peut parler. Pour la plupart de ces praticiens de la parole, l'enfant d'avant la parole reste néanmoins une entité abstraite.

Il y a plus de 10 ans, à l'occasion de la visite de Françoise Dolto à Montréal, je lui demandais pourquoi donc ce sont des psychanalystes qui doivent assurer à l'enfant cet accompagnement dont La Maison Verte faisait l'expérience. « Parce que je n'ai jamais rencontré personne d'autre qui pouvait le faire » m'a-t-elle répondu. À La Maison buissonnière, nous ne sommes pas tous psychanalystes. Mais nous avons tous été à la recherche de notre enfance et le langage des enfants « d'avant le langage » nous est de plus en plus familier. Un travail de mise en

commun et d'élaboration des expériences vécues avec les enfants, et avec ceux qui les amènent chez nous, nous sert de cadre contenant.

Irène Krymko-Bleton
4017, Grey
Montréal
Qc H4A 3N9

Références

- COLLECTIF, 1991, Maison Verte, 10 ans après. Quel avenir ? *Fondation de France*, cahier 3.
- Dolto, F., 1987, *Tout est langage*, Paris, Carrère.
- Dolto F., 1985, *La cause des enfants*, ch. « Nous irons à La Maison Verte », Paris, Robert Laffont.
- Dolto F., 1984, *L'image inconsciente du corps*, Paris, Seuil.
- Dolto F., 1981, *La difficulté de vivre. Le psychanalyste et la prévention des névroses*, ch. « La Maison Verte, un lieu de vie », Paris, InterÉditions.
- Krymko-Bleton, I., 1996, Les règles, l'accueil et la psychanalyse. Réflexion à partir du cheminement de La Maison buissonnière, *Le Coq-Héron*, n° 140, pp. 88-94.
- Krymko-Bleton I., Leroux V., novembre 1995, Le dispositif de travail avec les enfants de la naissance à quatre ans, *Cinquième rencontre clinique Expériences psychanalytiques*, Montréal, éd. du Cirque psychanalytique.
- Collectif, 1994, Maison Verte et découverte des autres lieux d'accueil enfants-parents, *Le Coq-Héron*, n° 132., colloque Juin 1993.
- Malandrin, M.-H., Krymko-Bleton I., El Khouri M.-F., Perron S., 1997, Entre l'espace psychique et l'espace social : le dispositif de travail avec les tout-petits et leur familles, in *Transports de psychanalyse*, coll. sous la direction de Krymko-Bleton, I., Montréal, L'Harmattan.
- Nasio, J.-D., Dolto, F., 1987, *L'enfant du miroir*, Paris, Rivages.
- Schauder, C. (à paraître), Le droit à l'éducation comme droit à la subjectivité. Point de vue psychanalytique sur la question de l'éducation précoce des enfants d'aujourd'hui, *Dialogue, recherches cliniques et sociologiques sur l'enfant et la famille*. Paris.
- Vasse, D., 1995, *Se tenir debout et marcher, Du jardin œdipien à la vie en société*, Paris, Gallimard, Coll. Sur le champ.

Notes

1. La Maison Verte a été fondée par Françoise Dolto, Marie-Hélène Malandrin, Pierre Benoît, Colette Languignon, Marie-Noëlle Rebois et Bernard This.
2. Voir la bibliographie jointe à la fin de cet article.
3. Le personnel des structures de type Maison Verte a adopté l'appellation d'accueillant pour définir sa fonction.

4. Une petite anecdote à cet effet nous a été rapportée par Anna Ciupa, une collègue polonaise. Un garçon de 4 ans soupçonné de débilité, qui avait refusé de dire s'il était une fille ou un garçon (question posée lors d'un examen psychologique) s'est montré vraiment insulté à la sortie de l'examen : " Elle pose des questions tellement bêtes, la madame! Bien sûr que je suis un garçon parce que j'ai des cheveux courts et un fait-pipi! "
5. Cas d'Agnès, Dolto F. (1984, 66-67).
6. *Idem*, p. 49
7. Voir aussi Nasio J.-D., Dolto F. (1987).